

FUNAMBULER

© 2022 éditions PROJECT'ÎLES.

9, Allée Pablo Casals

87410, Le Palais-sur-vienne

« Les éditions PROJECT'ÎLES reçoivent l'aide de la DAC Mayotte et de l'ALCA Nouvelle Aquitaine pour la publication de leurs livres. »

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L. 122-4).

Design graphique : Vincent Plisson

Photo de l'auteure : Frédéric Melotte.

ISBN : 978-2-493036-10-0

Diffusion : CED-CEDIF 128 bis av. Jean Jaurès

94208 Ivry-sur-Seine Cedex. T : 01 46 58 38 40

Distribué par : Pollen - 61, Z.I du Bois Imbert

85280 La Ferrière

Pour suivre nos parutions : www.editions-projectiles.com

SHENAZ PATEL

FUNAMBULER

Essai • Fikra

پژ

Traverse 1
Ne m'appellez pas Schéhérazade

J'ai failli m'appeler Schéhérazade.

Non, ce n'est pas un conte à dormir debout. Les yeux d'enfant disent combien le premier sortilège des histoires est de nous mettre en éveil.

Longtemps, alors même que je savais instinctivement ce qu'il fallait répondre, la question de savoir « Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? » m'a laissée perplexe. Comme si la vie était un lieu, et qu'il fallait justifier sa présence en ce lieu.

Même en ayant intégré qu'on s'enquerrait seulement là de mon activité professionnelle, il m'est souvent arrivé d'envisager de répondre par un évanescent « je fais l'amour ». Tel un défi face à l'obligation de se définir par une fonction, comme si le travail seul fondait et constituait l'existence, la légitimait. Mais j'ai vite compris que ce serait jugé trop inconvenant. Dérangeant.

Alors oui, je me suis parfois demandé ce que seraient les réactions si je me présentais en disant : je m'appelle Schéhérazade, je raconte des histoires.

Ultime cliché pour une auteure...

Pourtant, j'ai bien failli porter ce nom.

Ce n'est pas à l'écriture que pensaient mes parents lorsqu'ils avaient songé à m'appeler ainsi. Davantage à la musique dite classique qu'ils aimaient, une des passions qui ont participé à leur coup de foudre alors que l'on n'en écoutait pas particulièrement dans leurs milieux respectifs. Sans doute leurs âmes romanesques y trouvaient-elles de quoi se laisser emporter vers des ailleurs plus profonds, plus ouverts.

8

Un jour, au tout début de leur histoire, mon père a offert à ma mère un 33 tours : un enregistrement de *Schéhérazade* du compositeur russe Nikolai Rimski-Korsakov. Souvent, le samedi, nous l'écoutions. Et parmi les autres disques qui marquaient chez nous le temps suspendu du week-end, *Schéhérazade*, c'était mon privilège à moi.

Sortir précautionneusement l'astre noir de sa pochette, caresser sa surface brillante à l'aide d'une brosse en velours pour en ôter toute poussière, le poser délicatement sur la platine, avancer le bras de métal, la main tremblant un peu de peur de griffer irrémédiablement cette chose qui ondule en cercles hypnotiques, et puis, le cœur battant, positionner l'aiguille fine au bon endroit, juste là, au-dessus du premier sillon.

Et le miracle.

D'abord ces notes graves, bois et cuivres, basson et trombone, qui posent la sensation d'une menace, compacte. Et puis la voix fluette mais tenace des cordes et du vent, du violon, harpe et flûte, qui apportent une ligne mélodique sinueuse, délicate et pleine de nuances.

L'écriture symphonique m'a toujours fascinée. Comment, dans la tête des compositeurs, naissent et se combinent les voix des divers instruments, des cordes, des cuivres, des instruments à vent, pour faire apparaître et vivre des paysages mouvants comme des océans ?

La musique m'a offert le premier émerveillement du voyage immobile.

Plus tard, j'ai découvert l'histoire derrière la musique. Ce qui, dans la Russie triomphante d'Alexandre III au XIX^{ème} siècle, conduisit le compositeur de Saint-Petersbourg à créer cette suite symphonique. Paradoxe de deux courants opposés qui se rejoignent, alors que l'Europe s'entiche de l'exotisme de tout ce qui est « oriental », et que les Russes cherchent eux à se démarquer de la musique occidentale, allemande surtout, en affirmant des racines populaires qui vont jusqu'aux confins d'un empire couvrant alors un sixième de la planète et aspirant encore à s'étendre.

9

Dans ses mémoires¹, Rimski-Korsakov explique qu'en composant *Schéhérazade* il n'avait pas tant imaginé écrire une suite qu'un poème symphonique. Refusant une lecture littérale de son œuvre, il dit n'avoir pas voulu incarner des personnages que l'on verrait clairement évoluer et agir. Tout juste a-t-il choisi quatre épisodes des *Mille et une Nuits*, cités de façon diffuse et laissant la fantaisie de l'auditeur œuvrer comme bon lui semble.

C'est cela que j'aime dans l'œuvre de Rimski-Korsakov

1 Nikolai Rimski-Korsakov, *Chronique de ma vie musicale* :

traduit du russe, présenté et annoté par André Lischke, Paris, Fayard, 2008.

kov. Sa fantaisie, et sa générosité. Avec des motifs qui se faufilent à travers toute la pièce, se succédant, se répondant, s'entrelaçant, tissant des tableaux à la fois familiers et sans cesse distincts, nouveaux et faisant écho.

Avant de savoir lire, la *Schéhérazade* de Rimski-Korsakov a été ma plus forte intuition de ce que raconter pouvait être.

Cette liberté.

Longtemps après, j'ai fini par me décider à lire *Les Mille et une Nuits*.

10 Le succès de l'œuvre en avait sans doute fait quelque chose d'un peu galvaudé. De ces ouvrages, comme *Paul et Virginie*, dont on rattache automatiquement le nom à un « romanesque » un peu simpliste, un peu éculé, sans même les avoir lus.

Entretemps, j'avais aussi découvert *L'Orientalisme* d'Edward Saïd, et ma méfiance s'en était trouvée renforcée.

Une part du malentendu autour des récits des *Mille et une Nuits* relève sans doute du fait qu'ils ont été traités par certains comme matériau ethnographique et historique. Interprétés de façon à souligner le caractère autre et « exotique » des Arabes / Musulmans par rapport aux Occidentaux pétris de tous ces stéréotypes liés à une culture autant sensuelle que violente et oppressive, ce qu'Edward Saïd démonte justement dans son ouvrage *L'Orientalisme, l'orient créé par l'occident* (Seuil, 1980).

C'est donc à pas de chat que je me suis dirigée vers ce que j'avais entendu raconter, l'histoire de ce sultan Shahryar, qui, pour punir son épouse de l'avoir trompé avec

un esclave, la fait décapiter, et décide de se marier chaque jour avec une jeune vierge qu'il fera tuer au matin, pour ne plus jamais être trahi. Jusqu'au jour où Schéhérazade, fille aînée du vizir, décide d'un stratagème pour mettre fin à ce carnage : elle épousera le sultan, et chaque nuit, elle lui racontera une histoire que l'aube laissera en suspens, avec la promesse de lui raconter la suite le soir suivant.

Bien avant les téléromans brésiliens et les séries sur Netflix, avant même les feuilletons littéraires dans les journaux du XIX^{ème} siècle, les *Mille et Une Nuits* disent la saveur extraordinaire de l'attente.

Je ne dirais pas pourtant que ces *Mille et une Nuits* ont suscité en moi une frénésie de l'ensuite et un enchaînement de nuits blanches. Je les ai parcourues dans l'ordre d'abord, puis un peu au hasard, en sautant des nuits (je n'ai jamais compris pourquoi on recommandait de compter les moutons pour s'endormir, mes moutons à moi s'obstinaient toujours à se faufiler sous la barrière au lieu de sauter par-dessus, et je m'énervais trop à tenter de les ramener en arrière et à réessayer pour approcher quoi que ce soit qui ressemble au sommeil).

11

Non. Je ne suis pas sûre qu'à la place de Shahryar, je ne lui aurais pas un matin coupé la tête, à Schéhérazade. Mais ce qui me séduit par-dessus tout dans ces *Mille et une Nuits*, c'est l'idée de leur somptueux tissage, la vastitude du territoire géographique et temporel qu'ils couvrent, entre source indo-persane, fonds arabes de la période du pouvoir des califes de Bagdad et éventail oral égyptien, entre III^{ème} et XIII^{ème} siècle.

Ce qui me captive c'est ce mélange de savoir, ce mé-

lange de littérature savante et populaire. Cet entremêlement de récits enchâssés. C'est le fait qu'ils échappent à toute classification, mêlant poésie, nouvelle, fable, roman épistolaire, conjuguant fantastique, épopée historique, récit de voyage, roman d'amour, chronique de la vie quotidienne, conte moral et érotique, profane et sacré. On peut y voir à l'œuvre l'infini de la littérature. Une infinitude mouvante, toujours inachevée, toujours augmentée, à jamais mystérieuse. À l'heure où l'on s'interroge sur « l'autofiction », comment ne pas penser à la 602^{ème} Nuit, celle que Borges considérerait comme « la plus magique de toutes », celle au cours de laquelle le sultan Shahryar entend de la bouche de la conteuse en sursis sa propre histoire, celle que les exégètes de l'œuvre de Borges n'ont pourtant pas trouvée dans les versions connues jusqu'ici, se demandant même s'il ne l'avait pas inventée...

Tous les possibles sont dans les *Mille et une Nuits*.

Je ne sais rien de tout cela lorsque j'écoute *Schéhéra-zade*. Et même aujourd'hui, quand je regarde la pochette déchirée qui laisse voir encore un peu d'une femme à la chevelure d'ébène et au regard de braise dansant lascivement, il suffit que retentissent les premières notes de ce poème symphonique pour que je sois aussitôt transportée vers ce que le poète Edouard Maunick appelait « le pays de trop d'enfance ».

Pas un lieu, un temps.

Quand on peut s'asseoir en haut d'un toboggan en sachant qu'on va s'envoler.

Quand on croit encore qu'il suffit de faire advenir la lumière pour dissoudre les fantômes.

Quand il n'est besoin que d'une musique pour emplir un cœur comme une montgolfière qui ne connaît pas encore le passé et le lest de sa nostalgie.

Dans ma mythologie familiale, en tout cas, j'ai failli m'appeler Schéhérazade.

Et j'ai eu la chance d'y échapper.

Le charme musical qui avait saisi mes parents n'a pas résisté à la réalité de ma naissance. Devant mon poids de tout petit bébé, ils ont reculé face à ce choix initial. Nom trop long, trop lourd pour une si petite chose.

13

J'ai toujours affirmé que j'en étais soulagée.

Trop profondément réfractaire à l'idée de devoir négocier mon salut au comptoir du bon vouloir d'un homme pour porter ce nom qui est si fortement le symbole d'une dépendance.

En même temps, je reconnais être séduite par le côté profondément subversif de cette œuvre. Que ce soit une femme qui raconte les histoires, qui s'empare de ce pouvoir-là (dans certaines versions éditées dans les pays arabes, un narrateur masculin est adjoint à Schéhérazade pour rétablir l'équilibre et atténuer l'atteinte à l'autorité du sultan). En Égypte, une version du livre fut interdite en 1980, et une autre attaquée en 2010 pour « obscénité » et propension à encourager le « vice » et le « péché ». Le caractère essentiellement transgressif de la littérature se retrouve là tout entier.